

Anna KÉRCHY

L'œil du père aveugle dans l'œuvre de Georges Bataille

*Mon père m'ayant conçu aveugle (aveugle absolument)
je ne puis m'arracher les yeux comme Œdipe.
J'ai comme Œdipe deviné l'énigme :
personne n'a deviné plus loin que moi.¹*

Le globe oculaire, en tant qu'image ou que symbole, joue un rôle fondamental et énigmatique dans l'œuvre bataillienne. De *l'Histoire de l'œil* (1928) aux *Larmes d'Eros* (1961), Georges Bataille ne cesse de revenir à l'image choquante de l'œil arraché, énucléé, révolté, blanc ou aveugle. En effet, cet œil aveugle, pourvu paradoxalement du don de la vision véritable et souveraine, « voit jusqu'au bout de la nuit »². L'œil, qui revient de façon plus ou moins explicite, non seulement dans les textes fictionnels et poétiques, mais aussi dans les ouvrages critiques et philosophiques, constitue dans son jeu de glissement un réseau intertextuel. Dans et par le geste de la réécriture, lors des répétitions que l'on peut tenir pour maniaques et obsessionnelles, l'œil décrit transforme, voire s'efface, et ainsi reformulé réapparaît toujours sous une autre forme. Ainsi dans *l'Histoire de l'œil*, selon « différentes stations de la métaphore oculaire »³, l'œil-œuf devient testicule du taureau, assiette de lait du chat et toute une série d'objets substitutifs, alors que dans d'autres textes, l'œil est transformé en soleil aveugle, en anus solaire ou en fente féminine voyante. Dans le corpus bataillien l'œil est à la fois celui du père aveugle, du Dieu mort, de la femme jouissante et du voyeur. Dans l'analyse qui suit, nous nous proposons de parcourir l'œuvre de Georges Bataille en vue de définir la place que l'œil y occupe pour montrer combien les textes « étroitement solidaires »⁴ forment un « rhizome »⁵ rendant par là-même possible le glissement, la réapparition de l'œil.

De Roland Barthes à Michel Foucault, de nombreux théoriciens soulignent le rôle important que l'œil joue dans l'œuvre de Georges Bataille. Ils affrontent ce regard impossible, examinent la tache aveugle de l'œil où le Non-Sens devient le sens, mais personne d'entre eux ne « résout » l'énigme du fond de l'œil. De fait, il n'y a pas une

¹ Georges BATAILLE, « Le Petit », in *Œuvres Complètes* [OC], t. III, Paris, Gallimard, 1971, p. 60.

² Tenter d'aller au bout de la nuit, au bout de l'être et au bout du possible, parmi supplices et jouissances extrêmes lors d'une expérience à la fois érotique, mystique et mortelle est l'essentiel de « l'expérience intérieure » de Georges Bataille. (cf. Georges BATAILLE, *L'expérience intérieure*, Paris, Gallimard, 1998.)

³ Roland BARTHES, « La métaphore de l'œil », in *Essais Critiques*, Paris, Seuil, 1964, p. 239.

⁴ BATAILLE, « Notes de Madame Edwarda », in OC, t. III, p. 491.

⁵ Gilles DELEUZE et Félix GUATTARI, « Rhizome », in *Mille plateaux*, Paris, Les Editions de Minuit, 1976, pp. 9-37.

réponse à la question de l'œil comme il n'y a pas un signifié central auquel renverrait le texte, car les métaphores de l'œil éclatent celui-ci. Pour Bataille, Dieu étant mort, il ne reste que l'excès, l'expérience des limites mille fois exploitées au niveau de la narration : le jeu, la dépense, la mort (du sens), l'extase, la transgression et le silence – chacun miroités dans l'œil.

Il est facile de lire les « textes » derrière l'image de l'œil, ainsi que de rappeler les diverses raisons amenant Georges Bataille à retenir l'œil comme leitmotiv de son œuvre. Outre les raisons biographiques à évoquer, il ne faut pas négliger le rôle philosophique, narratologique voire psychanalytique que l'œil assume pour l'auteur. En effet, l'image de l'œil explicite le débordement des pensées (rassemblant tout ce qui est « hétérologue », abject, transgressif, innommable), signifie le déplacement de l'indicible et de l'impossible, et, de plus, met en place la délivrance déclenchée par le Dr. Adrien Borel⁶. L'œil peut être examiné comme *origo* et comme *telos* et surtout comme point irréprésentable, transgressif, qui fait éclater l'entendement. Mais, comme pour tout regard, l'objectif final serait de voir ce que voit l'œil en larmes, l'œil aveuglé, révulsé, énucléé ou blanc de Georges Bataille.

En tenant compte du fait que ces différents textes, interprétations, lectures de l'œil sont superposés et liés, le but du lecteur sera de cerner la place ou l'espace vide que l'œil tient dans l'œuvre, sans oublier pour autant de se poser la question barthesienne : « Qu'est-ce que cela veut dire ? »⁷, ou tout simplement : « Pourquoi l'œil ? ». Nous ne chercherons donc pas à résoudre l'énigme de l'œil, en lui proposant une interprétation absolue ou finale, puisque ces textes, comme le dit Francis Marmande, « échappent aux lectures interprétatives qu'à tout effort de représentation »⁸. Nous examinerons plutôt l'image, l'expérience de l'œil dans un contexte biographique pour montrer comment les yeux aveugles du père deviennent une source d'inspiration pour le fils, comment la biographie du père s'infiltré dans l'autobiographie et traverse tous les textes de Bataille, et suscite par là la naissance du Bataille-écrivain dans une fiction d'(auto)mythologisation obsédée par l'œil. Nous étudierons comment, grâce à la psychanalyse, à la graphothérapie du Dr. Adrien Borel, l'auteur réussit à dire ce qu'il avait du mal à se dire concernant son père. Nous montrerons que les yeux blancs du père, transformés dans une série d'yeux fictionnels substitutifs, éveillent le sentiment de l'innommable, et occupent ainsi une place pivotale dans l'œuvre, contribuant à la force violente de l'écriture bataillienne.

⁶ *Histoire de l'œil*, écrite sous la suggestion de Dr. Adrien Borel, peut être considérée comme délivrance par la psychanalyse.

⁷ Cf. Roland BARTHES, *Roland Barthes par Roland Barthes*, Paris, Seuil, 1995, p. 133 et « Les sorties du texte », in *OC*, t. III, p. 1620. « Le savoir dit de toute chose : Qu'est-ce que c'est ? Qu'est-ce que c'est que le gros orteil ? Qu'est-ce que c'est ce texte ? Qui est Bataille ? Mais la valeur, selon le mot d'ordre nietzschéen, prolonge la question : *qu'est-ce que c'est pour moi ?* Le texte de Bataille répond d'une façon nietzschéenne à la question : *qu'est-ce que le gros orteil, pour moi, Bataille ?* Et par déplacement : *qu'est-ce que ce texte, pour moi, qui le lis ?* (Réponse : c'est le texte que j'aurais désiré écrire.) »

⁸ Francis MARMANDE, *L'indifférence des ruines : Variations sur l'écriture du 'Bleu du Ciel'*, Marseille, Ed. Parenthèses, Chemin de Ronde, 1985, p. 71.

Comme Michel Surya le fait remarquer dans son excellent ouvrage⁹, tous les textes de Georges Bataille parlent de l'abandon de son père. En effet, les yeux aveugles du père syphilitique et paralytique inspirent pour le fils, qui veut « tuer » son père et qui l'abandonne, des images où l'œil aveugle, en tant que métaphore du Père, apparaît possédant une vision souveraine, comme le soleil pourri, aveuglé et aveuglant, ou comme le Dieu aveugle. Nous présentons la biographie de Georges Bataille, notamment la relation avec son père, en nous appuyant sur ses « confessions autobiographiques » dans les « Coïncidences », les « Réminiscences » et la « W.C. Préface à l'*Histoire de l'œil* » : textes complémentaires de l'*Histoire de l'œil*¹⁰.

Joseph Aristide Bataille, le père était déjà aveugle quand il a conçu, à l'âge de quarante-quatre ans (en 1897) son deuxième fils, Georges. Sa cécité était d'origine syphilitique. Egalement tabétique, il a été paralysé peu après et – si l'on peut croire Georges Bataille – sa paralysie évoluait vers les troubles psychopathiques, accompagnées de manifestations neurologiques, et enfin vers la démence totale. (En raison des troubles de son père, il était hautement probable que Georges Bataille ne naquît pas. Conçu cinquante ans plus tard, cet enfant aurait été avorté. Georges Bataille lui-même attribue sa propre naissance à la pure chance. Cette donnée biographique explique le rôle que la chance joue dans la philosophie bataillienne.) Les sentiments de Georges pour son père paraissent très complexes – comme dans « le scénario Œdipal » traditionnel. Enfant, il « adore » son père, il est « amoureux » de lui (C175, R75). Puis, à la puberté, son affection se change en « haine profonde et inconsciente ». Il souffre et « jouit obscurément » des « cris de bêtes » (C76) du père, que lui arrachent les douleurs infinies et fulgurantes du tabès (que les médecins comptent au nombre des plus cruelles). Il souffre de l'état de « malodorante saleté » auquel l'infirmité totale réduit le père. Il souffre de sa démence (R176, P60). Le jeune Georges Bataille éprouve une aversion profonde pour son père infirme, cette bête aveugle, cet « être nauséabond par excellence » (C76), auquel le mal, les cris, les fonctions primaires sont associés. Dans les cauchemars enfantins répétitifs, le père avec « un sourire fielleux et aveugle étend des mains obscènes » pour se livrer sur lui à des avances obscènes, incestueuses, pédérastes.¹¹ Ce père haï et terrifiant est renié trois fois par son fils (comme Jésus le fut par Pierre). Georges se convertit à un Dieu consolant, chrétien pour désavouer son père irréligieux. Lorsque la guerre éclate, il abandonne son père dans une ville bombardée à quatre ou cinq kilomètres des lignes allemandes. Puis, cédant à la pression de sa mère, ne le rejoint pas. Aveugle, paralytique, abandonné dans une ville évacuée, sous les bombes, le père meurt seul, réclamant ses enfants. A leur retour, ils ne trouvent que son cercueil¹². La mère perd à

⁹ Michel SURYA, *Georges Bataille. La mort à l'œuvre*, Paris, Garamont, 1987.

¹⁰ « Coïncidences » : deuxième partie de l'*Histoire de l'œil*, in *OC*, t. I, pp. 73-78.

« Réminiscences » : deuxième version de la deuxième partie de l'*Histoire de l'œil*, Paris, Ed. J.-J. Pauvert, 1991, collection 10/18, n.781, pp. 170-178. « W.-C. » Préface à l'*Histoire de l'œil* dans « Le Petit », in *OC*, t. III, pp. 59-61. Si nous ne l'indiquons pas autrement, toutes nos citations dans cette partie proviennent de ces textes. Dans les parenthèses suivant la citation, nous indiquons le titre par abréviation et le numéro de la page (abréviations : *Coïncidences* : C, *Réminiscences* : R, *La préface* : P).

¹¹ Voir « Rêve » in *OC*, tome III, pp. 9-10

¹² Après sa mort, le spectre du père ne cesse de le hanter, il continue d'infléchir l'existence de son fils. En

son tour la raison dans une crise de folie maniaco-dépressive. « Personne, sur terre, aux cieux, n'eut souci de l'angoisse de mon père agonisant » – écrit Georges Bataille plus tard, ayant « cessé de croire à d'autres choses qu'à [sa] chance » (P61). Il se convertit en août 1914, cesse de croire en Dieu en 1920 pour croire en un dieu mort. Il comprend que la folie et la mort de son père signifie aussi la mort d'un saint, d'un Dieu. « L'horrible fierté dans le sourire aveugle de papa » le saisit, lui-aussi sur le chemin d'une horrible fierté, car « tant d'horreur [...] prédestine » (P61). La figure du père aveugle abandonné hante toujours sa mémoire, et laisse aussi sa trace dans les textes. « Aujourd'hui je me sais » aveugle « sans mesure, l'homme » abandonné « sur le globe comme mon père à N » (P61).

La relation ambiguë entre père et fils reste obscure, incompréhensible (en même temps humaine) ; aucun détail révélateur n'est découvert. Comme l'écrit Francis Marmande : « Autant nous sommes désarmés par le défaut d'éléments biographiques, autant nous dépasse, constamment en travail dans le texte, l'excès de leur affluence [...] Bataille exagère et excède les petites possibilités de la 'biographie' »¹³. La véracité des événements biographiques racontés reste contestable, par la simple raison que l'auteur les présente dans une série de textes fictifs, écrits sous des pseudonymes (même s'il affirme que « comme la préface », Les Coïncidences « sont d'une exactitude littérale »). (P60) Les réactions horrifiées de son frère, Martial Bataille, mettent en doute la véracité de ces écrits. Dans une « justification épistolaire », Georges Bataille écrit à son frère :

*Je puis te dire que, de ce qui est en question d'abord, je suis sorti détraqué pour la vie. Ce qui est arrivé il y a près de cinquante ans me fait encore trembler et je ne puis m'étonner si un jour je n'ai pas trouvé d'autre moyen de me sortir de là qu'en m'exprimant anonymement.*¹⁴

L'auteur en analyse retrouve ainsi l'indicible sur son père grâce aux mots, grâce à la littérature. Dans ce jeu de substitutions l'œil joue un rôle essentiel.

Une expérience fondamentale, « l'événement le plus chargé de l'enfance » (R177), décrit plusieurs fois dans ces livres¹⁵, est lié à cet aveugle paralytique, notamment aux yeux blancs du père qui à chaque moment avec tous ses gestes retombe dans l'animalité. Ce passage, le fils avait du mal à l'endurer :

Or la paralysie et la cécité avaient ses conséquences entre autres : il [le père] ne pouvait comme nous aller pisser aux lieux d'aisance, il pissait dans son fauteuil, il avait un récipient pour le faire. Il pissait devant moi, sous une couverture qu'aveugle il disposait mal. Le plus gênant d'ailleurs était la façon dont il regardait. Ne voyant nullement, sa prunelle, dans la nuit, se perdait en haut sous la paupière. Ce mouvement se produisait d'ordinaire au moment de la miction. Il avait

1919, Georges Bataille demande la main de son grand amour d'enfance, Marie Delteuil, mais les parents refusent le propos du mariage du jeune homme pieux, respectueux et droit, par crainte du caractère héréditaire des maladies de son père.

¹³ Francis MARMANDE, « La disparition ou l'instant d'écrire », in *Revue des Sciences Humaines*, Georges Bataille, Presses de l'Université de Lille III, 1987. p. 132.

¹⁴ « Notes à l'Histoire de l'œil », in *OC*, tome I, p. 644.

¹⁵ Dans les « Coïncidences » et « Réminiscences », dans *WC*.

de grands yeux très ouverts, dans un visage émacié, taillé en bec d'aigle. Généralement, s'il urinait, ces yeux devenaient presque blancs ; ils avaient alors une expression d'égarement ; ils n'avaient pour objet qu'un monde que lui seul pouvait voir et dont la vision lui donnait un rire absent (R176).

Or à sa paralysie et à sa cécité était lié le fait suivant. Il ne pouvait pas comme tout le monde aller uriner dans les water-closets, mais était obligé de le faire sur son fauteuil dans un petit réceptacle et, comme cela lui arrivait assez souvent, il ne se gênait pas pour lui faire devant moi sous une couverture qu'étant aveugle il plaçait généralement de travers. Mais la plus étrange était certainement sa façon de regarder en pissant. Comme il ne voyait rien sa prunelle se dirigeait très souvent en haut dans le vide, sous la paupière, et cela arrivait en particulier dans les moments où il pissait. Il avait d'ailleurs de très grands yeux toujours très ouverts dans un visage taillé en bec d'aigle et ces grands yeux étaient donc presque entièrement blancs quand il pissait, avec une expression tout à fait abrutissante d'abandon et d'égarement dans un monde que lui seul pouvait voir et qui lui donnait un vague rire sardonique et absent (j'aurais bien voulu ici tout rappeler à la fois, par exemple le caractère erratique du rire isolé d'un aveugle, etc., etc.) (C76).

Ce qui m'abat davantage : avoir vu, un grand nombre de fois, chier mon père. Il descendait de son lit d'aveugle paralysé (mon père en un même homme l'aveugle et le paralytique). Il descendait péniblement (je l'aidais), s'asseyait sur un vase, en chemise, coiffé, le plus souvent, d'un bonnet de coton (il avait une barbe grise en pointe, mal soignée, un grand nez d'aigle et d'immenses yeux caves, regardant fixement à vide (P60).

Jadis le « sommet des déchirements personnels » (R177), ces souvenirs sont décrits dans les « textes complémentaires » d'un texte littéraire, *Histoire de l'œil*. Dans ces métatextes, l'auteur commente la genèse de son propre texte, en essayant de découvrir des coïncidences qui « accusent indirectement le sens de ce qui [est] écrit » (C73), de trouver de nouveaux rapports « liant l'essentiel du récit (pris dans l'ensemble) à l'événement le plus chargé de [son] enfance » (R176). Le souvenir du père aveugle s'impose-t-il comme la clef de la fiction, de l'œuvre ?

Ces souvenirs, d'habitude, ne m'attardent pas. Ils ont, après de longues années, perdu le pouvoir de m'atteindre. Le temps les a neutralisés. Ils ne purent retrouver la vie que déformés, méconnaissables, ayant, au cours de la déformation, revêtu un sens obscène (R178).

Sur les conseils de son psychanalyste, le Dr. Adrien Borel, Georges Bataille recherche « le meilleur moyen » de libérer le terrible et troublant souvenir de son père. Par la technique du déplacement psychanalytique de mots substitutifs, l'expérience vécue — ainsi déformée et méconnaissable — retrouve la vie dans les thèmes abjects, dans une écriture transgressive, un sens obscène. Peut-être au fond de tous les yeux batailliens (renversés, aveugles, blancs, ou énucléés), est-ce l'œil aveugle du père paralytique, dément, à la fois bête et Dieu, qui réapparaît. Comme Georges Bataille l'avoue dans les *Réminiscences* ajoutés à l'*Histoire de l'œil*, les leitmotifs de l'histoire, notamment l'œil, l'œuf et l'urine ont été inspirés par le souvenir des yeux blancs du père. « C'est l'image de ces yeux blancs [du père] que je lie à celle des

œufs ; quand, au cours du récit, si je parle de l'œil ou des œufs, l'urine apparaît d'habitude »¹⁶ (R176).

Roland Barthes démontre dans *Le degré zéro de l'écriture* comment la biographie peut s'infiltrer dans l'œuvre, textualisant le dégoût, l'abjection vis-à-vis de l'œil réel du père, qui pourrait se trouver « au fond » de chaque œil dans l'œuvre. L'œil constitue le « style » de Bataille car celui-ci en opposition avec la langue est « presque au-delà [de la Littérature] : des images, un débit, un lexique naissent du corps et du passé de l'écrivain et deviennent peu à peu les automatismes mêmes de son art. » Ainsi se forme un langage spécial qui ne plonge que dans « la mythologie personnelle et secrète de l'auteur », qui est la source primaire des « grands thèmes verbaux de son existence », faisant des références « au niveau d'une biologie ou d'un passé, non d'une Histoire ». Le style a toujours quelque chose de brut, d'involontaire et d'inconscient : il est « la » chose « de l'écrivain, sa splendeur et sa prison, il est sa solitude », il est « la part privée du rituel », « la voix décorative d'une chair inconnue et secrète ». Il s'élève à partir des « profondeurs mythiques de l'écrivain », et « plonge dans le souvenir clos de la personne ». Comme « équation entre l'intention littéraire et la structure charnelle de l'auteur [...] le style est toujours un secret ; [...] son secret est un souvenir enfermé dans le corps de l'écrivain »¹⁷.

Dans un article consacré à la métaphore de l'œil¹⁸, Barthes en parlant du style de Bataille insiste sur la récurrence de l'image de l'œil toujours en déplacement dans l'œuvre comme autant de signifiants de l'expérience innommable. Dans la même ligne de pensée, nous disons que l'Œil, chez Georges Bataille, est une image clef, liée au corps, au passé et au père, et devenue un motif qui apparaît lors de la description des expériences érotiques, mystiques et mortelles, lors des scènes excessives, transgressives, constituant la mythologie personnelle (le style barthésien). En effet, dans le *Dossier de l'œil pinéal*, la série d'images sans lois, sans contenu valable pour la raison, dans lequel « l'œil est sans aucun doute le symbole du soleil qui est lui-même le symbole du père » – s'appelle une série mythologique. L'image prédominante de l'œil n'est point le produit d'un choix, d'une intention, car Georges Bataille commence à « écrire sans détermination précise, incité surtout par le désir d'oublier » (C73). Les images liées à l'œil, qui ont probablement le plus secoué l'auteur, étaient ressorties sous une forme méconnaissable du « plus obscur de [sa] mémoire », d'une « région profonde de [son] esprit » (C75), de son souvenir clos, de sa profondeur mythique. Certains souvenirs personnels s'associent à quelques images déchirantes, qui émergent au cours d'une composition obscène (C75). Ce qui représente l'équation entre l'intention littéraire et la structure charnelle de l'auteur. Les textes fictifs et biographiques s'imbriquent, se transforment l'un l'autre, jouent au cache-cache pour mettre au plus tard possible, voire pour déconstruire la reconnaissance de l'Énigme du Texte. L'image de l'œil doit rester un secret

¹⁶ « En tout cas, c'est l'image de ces yeux blancs à ce moment-là, qui est directement liée pour moi à celle des œufs et qui explique l'apparition presque régulière de l'urine chaque fois qu'apparaissent des yeux ou des œufs dans le récit » (C76).

¹⁷ Roland BARTHES, *Le degré zéro de l'écriture*, Paris, Seuil, Essais, 1972. pp. 16-17.

¹⁸ BARTHES, « La métaphore de l'œil », in *Essais Critiques*, Paris, Seuil, 1964, pp. 238-245.

indéchiffrable, un prétexte pour enfin ne pas dire l'indicible, une expérience manquée, enfermée dans le corps, dans le passé de l'écrivain.

Selon Denis Hollier, tous les textes de Georges Bataille sont les reformulations, les réécritures de *Notre Dame de Reims*, la première œuvre de Bataille. Michel Surya ajoute que la cathédrale de Reims correspond au cadavre du père, qu'elle n'est qu'un substitut glorieux de ce Dieu inmontrable, le père¹⁹. De fait, toutes les images choquantes dans « L'Anus Solaire », le *Dossier de l'Œil pinéal*, le « Soleil pourri » ou les autres textes maudits peuvent être considérées comme les visions métamorphosées, différées auxquelles le père a fait face. L'érection du corps sur la surface de la terre correspond à l'homme paralysé ; les éblouissements violents de l'œil pinéal aux yeux aveugles du père ; les miraculeuses et obscènes protubérances anales des singes à l'infirme sur son siège, déculotté ; les cratères, les paquets d'entrailles lâchés à l'homme déféquant sous ses yeux ; l'incandescence du soleil pourri à la ville en flammes où le père mourut ; les volcans au père, à la mort, à l'œil²⁰. Cette série d'images surréelles, mythiques, « l'érection et le soleil [qui] scandalisent de même que le cadavre et l'obscurité des caves²¹ » sont les déplacements des caves obscures, aveugles, des yeux innommables du père mort.

Symbolisant le père (« soleil situé au fond du ciel comme un cadavre au fond d'un puits ») « l'œil pinéal »²² est lié au « soleil aveuglé et aveuglant ». « La petite copulation du trou qui pue et du soleil », le souvenir du père aveugle se soulageant sous ses yeux d'enfant, est prétexte aux délires mythologiques pour l'auteur. « L'œil [qui] s'aveugle comme une consommation, une fièvre qui mange l'être » dans son « incandescence malade », cet « œil fécal, ce Soleil qui emprunte son éclat à la mort [et qui] a enseveli l'existence dans la puanteur de la nuit » rappelle clairement l'œil aveugle du père perdu. Les « fantaisies excrémentielles », « l'horrible volcan en éruption avec le caractère louche et comique qui s'attache au derrière et à ses excréments », « l'éruption soudaine des protubérances anales des singes », « les entrailles volcaniques », « le bruit d'entrailles dégoûtant », « la joie bruyante des entrailles, les vomissements d'invraisemblables volcans », « l'accouchement anal du soleil » (et même le « grand pénis ivre ignoble ») peuvent être associés au souvenir troublant d'avoir vu le père aveugle, paralytique s'asseoir péniblement sur un vase pour déféquer, poussant des cris douloureux, « élançant sa jambe pliée qu'il étreignait en vain dans ses bras » (P60). Les cris du père que lui arrachent les douleurs terribles du tabès deviennent « l'intolérable cri des coqs ayant une signification solaire », « cris inhumains/ horribles/ comiques », cris des « gorges étranglées par des soupirs rauques », cri de « douleur d'un homme qui s'arrache lui-même les yeux avec les doigts ». « L'œil fécal du soleil », « terrifiant, ridicule et absurde » (donnant malgré

¹⁹ SURYA, *Op.cit.*, p.38. Par contre, Denis Hollier met en évidence l'aspect surabondement maternel du texte. (cf. Denis HOLLIER, *La prise de la Concorde. Essais sur Georges Bataille*. Paris, Nrf, Gallimard, 1993).

²⁰ SURYA, *Op.cit.* pp. 118-122.

²¹ « L'Anus solaire », in *OC*, t. I, p. 85.

²² « Dossier de l'œil pinéal » in *OC*, t. II, pp. 11-47. (Dans ce paragraphe les citations suivantes sont tirées de cette œuvre, sauf citation P60.)

tout une envie irrésistible de s'identifier à lui) est une métaphore de l'œil qui devient de plus en plus blanc au moment de la miction.

A la fois « parfaitement beau » et « horriblement laid », le « soleil pourri » aveuglant, peut être la métaphore du père paralytique, aveugle, correspondant à la fois à la conception la plus élevée, au « summum de l'élévation profonde » et en même temps à « l'écume aux lèvres », à la « crise d'épilepsie », à une chute soudaine d'une violence inouïe, à « l'éjaculation mentale »²³. Dans ses articles intitulés « Soleil pourri », « La mutilation sacrificielle et l'oreille coupée de Vincent Van Gogh », et « Van Gogh Prométhée »²⁴, Georges Bataille décrit ses « rapports bouleversants entretenus avec le soleil ». Le soleil (symbole traditionnel du père) « aveuglant et aveuglé », « fixé dans toute sa gloire » est lié à la folie, à l'excès violent, à l'automutilation sacrificielle, à l'énucléation (!). Fixer le soleil, cette « sphère éblouissante », vouloir s'identifier avec lui est le signe d'une « incurable folie », mais en même temps le signe de « la réponse OUI », c'est-à-dire la « rupture de l'homogénéité habituelle de la personne », la « libération des éléments hétérogènes », la magnifique initiation douloureuse afin de se projeter librement hors de soi. Seul l'aveugle, le fou, le mort ou un dieu est capable de contempler le soleil au summum de son éclat. Le père possède toutes ces caractéristiques : il peut fixer le soleil, et devenir Soleil lui-même. L'œil arraché est à la fois répugnant, comme les aliments vomis, et sacré : comme l'œil du père. L'automutilation, l'énucléation volontaire peut révéler un sentiment religieux, la culpabilité ou l'expérience intérieure que provoque la fixation du soleil, du désir de l'identification avec la sphère aveuglante. (De quoi s'agit-il quand Georges Bataille veut à son tour devenir aveugle ?) A propos du « Van Gogh Prométhée », l'auteur se demande : « Comment ne pas voir se former la chaîne des nœuds qui rejoint si sûrement l'oreille coupée, l'asile, le soleil, la plus éclatante des fêtes et la mort ? » . De la même façon on se demande : Comment ne pas voir se former la chaîne des nœuds qui rejoint inévitablement l'œil aveugle du père, sa folie, le soleil, la mort, la dépense et le texte ?

Les yeux aveugles du père que le fils a du mal à s'intérioriser en lui donnant un sens, invitent à une expérience à la fois mystique, mortelle et érotique, à vivre ce qu'il appelle une expérience intérieure.

D'origine syphilitique la cécité est liée à l'expérience érotique. De plus, c'est la phrase que le père fou hurle d'une « voix de stentor » au médecin retiré dans la chambre voisine avec la mère, qui ruine l'effet d'une éducation sévère chez Georges Bataille. « Dis-donc, docteur, quand tu auras fini de piner ma femme ! » (R177) La phrase obscène, le rire du père poussent le fils dans « une affreuse hilarité » et dans « la constante obligation inconsciemment subie de trouver dans [sa] vie et [ses] pensées ses équivalences » (R177). Ces « faits biographiques » expliquent pourquoi la relation avec le père revêt une dimension sexuelle. (« Je fus, moi, amoureux de ce

²³ BATAILLE, « Soleil pourri », in *OC*, t. I, pp. 231-232. (Les citations dans cette phrase sont tirées de cette œuvre.)

²⁴ Ces articles se trouvent dans *OC*, t. I, pp. 231-232. (« Soleil pourri »), pp. 258-270. (« La mutilation sacrificielle »), pp. 497-500. (« Van Gogh Prométhée ») (Les citations qui suivent dans ce paragraphe proviennent de ces ouvrages.)

père » – écrit Georges Bataille. (C75)) Dans « Rêve »²⁵, on peut apercevoir la « sexualisation de la figure paternelle » à travers un schéma œdipien²⁶.

Et puis tout à coup je me souviens d'être descendu à la cave avec mon père, une chandelle à la main.[...]

Les terreurs de l'enfance araignées etc. liées au souvenir d'être déculotté sur les genoux de mon père.

Sorte d'ambivalence entre le plus horrible et le plus magnifique.

*Je le vois avec un sourire fielleux et **aveugle** étendre des mains obscènes sur moi. Ce souvenir me paraît le plus terrible de tous. Un jour ou à un retour de vacances je le retrouve me manifestant la même affection. [...]*

*A mon réveil j'associe l'horreur des rats au souvenir de mon père me flanquant une correction sous la forme d'un crapaud sanglant dans lequel un vautour (mon père) plonge le bec. J'ai les fesses nues et le ventre en sang. Souvenir très **aveuglant** comme le soleil **vu** à travers les **yeux fermés en rouge**. Mon père lui-même, j'imagine qu'**aveugle**, il **voie** aussi le soleil en rouge **aveuglant**. [...]*

Ça me fait l'effet de me rappeler que mon père étant jeune aurait voulu se livrer à quelque chose sur moi d'atroce avec plaisir.

J'ai comme trois ans les jambes nues sur les genoux de mon père et le sexe en sang comme du soleil.

Ceci pour jouer au cerceau.

*Mon père me gifle et je **vois** le soleil.*

La sexualisation de la figure paternelle correspond à la violence de sa propre sexualité. Être déculotté sur les genoux du père, être puni par ses mains obscènes est à la fois horrible et magnifique. Supplice et jouissance s'unissent dans cette expérience aveuglante, transgressive. Le fils amoureux de son père, projette sur lui-même le désir agressif de tuer, de castrer le père. S'identifiant avec son père, le fils devient castré, énucléé, aveugle et voit le soleil rouge, aveuglant, comme son père le voit toujours. (« La clairvoyance d'aveugle qui me conduisait me tue, et mes mains crispées commencent malgré moi le geste d'Œdipe. »²⁷) L'aveuglement permet l'initiation à une expérience érotique, suppliciant, coupable. Ce regard vide, souverain, assure l'accès à la mort, à la folie, au dieu mort, et permet l'identification avec le père, avec l'autre monde du père.

²⁵ BATAILLE, « Rêve », in *OC*, t. II, pp. 9-10.

²⁶ Denis HOLLIER, « Le rose et le noir. La tombe de Bataille », *Revue des Sciences Humaines, Georges Bataille*, P.U. de Lille, 1987. pp. 93-128. Le fils désire la mort de son père. Il veut faire disparaître l'instance répressive qu'il accuse de s'opposer à la satisfaction de ses propres désirs. Le fils qui désire la mort du père, cherche à attirer sur lui-même la castration, ainsi qu'un choc en retour de ses désirs de mort. Seul un père mort peut lui infliger la punition qu'il désire. Sigmund Freud fait dériver le fantasme masculin « Le père me bat » d'un fantasme primitif « Le père m'aime ». La punition du père est le mélange indissoluble d'érotisme et de culpabilité. Plaisir et punition s'accordent. Cette castration signifie une épreuve qui introduit le corps au régime de la sexualité. L'amour, le désir, et le désir de la mort, de sa mort sont liés à la figure du père. (cf. *ibid.*, pp. 126-128.)

²⁷ BATAILLE, « L'Abbé C », in *OC*, t. III, p. 338.

Comme Denis Hollier le démontre²⁸, dans le mythe de don Juan, c'est surtout la figure *paternelle* du Commandeur (correspondant au *père* de Mozart dans son opéra !) qui intéresse Georges Bataille²⁹. Mais la figure du Commandeur, de ce père terrible ne représente plus la loi, l'interdit. Chez lui, ce père invite à la dépense, au « terrorisme de la jouissance », et pousse le fils à la transgression³⁰. Quand la statue du Commandeur apparaît, ce n'est pas pour mettre fin à l'orgie en cours, mais pour y prendre part. Le Commandeur-père suscite à la fois attirance et répulsion, car son amour, l'amour qu'il ressent pour lui a l'odeur de la mort. Dans la réécriture bataillienne, le désir nécrophilique place le Commandeur « à l'origine de la séduction du séducteur », faisant de lui « le don Juan du don Juan ». Dans *L'Impossible*, Dianus est horrifié par le père sexualisé³¹, mais en même temps « l'espoir jamais ne [l']abandonne de serrer dans [sa] main celle du pierre du Commandeur »³². Selon les mots de Denis Hollier, la figure paternelle du Commandeur est liée à « l'absence de lumière », à « une saleté hétérogène », au « noyau opaque d'un trou noir », à « une tache aveugle, qui offusque le soleil, souille sa clarté, ténit sa clareté, sa transparence ». Ainsi, le Commandeur rappelle le père de Georges Bataille avec les caves vides, les trous noirs de ses yeux aveugles, seuls capables de voir le soleil aveuglant.

Le père aveugle peut être associé à l'amour de la mort, à l'amour, à la mort et au dieu mort, excédant soi-même. « Dieu n'est pas un curé mais un *gland* : *papa* est un *gland*. » (P33) Chez Georges Bataille, les yeux divins sont les yeux aveugles, fous, mourants possédant un regard souverain. Ils rappellent les yeux blancs du père aveugle se soulageant, les yeux renversés de ce Lord Auch (signifiant « Lord aux chiottes » (P59)).

C'est par cette série d'identifications que l'on arrive enfin du père au fils, car comme on le sait, Lord Auch est un pseudonyme de Bataille, tout comme Pierre Angélique, Louis Trente et Troppmann le furent. « La valse des pseudonymes »³³ qui conduit – comme le signale Francis Marmande – à la disparition de l'instant d'écrire signifie la négation du Nom du Père, Négation complexe qui se réalise dans un jeu susceptible de masquer et démasquer le père. L'auteur efface le nom symbolique du père, mais « prête » ses yeux aveugles, mourants pour regarder, pour voir l'invisible. Il prête l'aide de la main gauche, paralytique paternelle pour écrire ce qui est « plus loin que tous les mots ». L'auteur ou le sujet de l'expérience intérieure est « perdu et suppliant, aveugle, à demi mort »³⁴, divin et fou, souverain, comme le père, Joseph Aristide Bataille.

²⁸ *Ibid.* pp. 93-128.

²⁹ Voir : *Histoire de l'œil, Le bleu du ciel, L'Impossible*.

³⁰ La transgression prend force de la loi ; chez Georges Bataille la transgression et la reconstitution des limites sont toujours coëxistantes.

³¹ Le père entretient une relation incestueuse avec sa fille, et une relation homosexuelle avec son valet, Edron. Mort, il est objet du désir nécrophilique.

³² BATAILLE, « L'Impossible », in *OC*, t. III, p. 166.

³³ MARMANDE, « La disparition ou l'instant d'écrire » in *Revue des Sciences Humaines, Georges Bataille, Op. cit.*, p.139.

³⁴ BATAILLE, *L'Expérience intérieure*, Paris, Gallimard, tel, 1998. p.47.

Dieu qui vois mes efforts, donne moi la nuit de tes yeux d'aveugle. (L'Expérience intérieure p.53)

Dieu dans son infinité est aveugle quand voir est mon infirmité. Ayez pitié de moi, je suis peut-être aveugle. Et pourquoi survivrai-je ? pourquoi n'être pas Dieu, ce mort ?...je ne sais rien[...] il me faudrait m'en aller nu, sous la pluie, un bandeau sur les yeux, mourir en mangeant de la terre [...] écrivant, vers la fin, j'ai compris que j'avais la nostalgie de mourir, de me faire étranger aux lois, libre comme un mourant... Quelle tendresse maintenant !... O comme je suis aveugle ! (P51)

La transformation, la répétition dans l'œuvre de l'expérience infantile liée au père souligne ce que Bernard Sichère formule ainsi :

La biographie n'est pas un ensemble concret de données chronologiques ou d'événements « réels », elle est justement ce qui ne cesse de s'écrire de mille manières, et ce que nous appelons fiction n'en est qu'une formulation plus ample et concluante : traversée de fixations et de régressions, production de l'imaginaire³⁵.

Ainsi peut-il le regard aveugle du père percer, « trouver » de mille manières le texte de son fils, Georges Bataille. Lors de la triple démarche de symbolisation-déplacement-sublimation inhérente à la création littéraire, l'œil du père devient soleil, anus, Dieu aveugle, puis toute une série d'images substitutives ; mais l'essentiel n'est point le sens. La « signification » véritable de la métaphore de l'œil est que l'Œil devient le moteur même du texte. Dans l'œuvre l'œil ne renvoie à aucun secret final. Comme le dit Roland Barthes, le texte est « une signification sans signifié, dans laquelle tout est signifié », une « littérature à ciel ouvert situé au-delà de tout déchiffrement »³⁶. Dans l'œuvre de Georges Bataille, l'œil s'inscrit dans un jeu de substitutions, constituant par là-même une chaîne des signifiants glissants qui n'arrivent jamais à toucher leur signifié flottant. Mais la compulsion de répétition pousse Bataille à réessayer de nommer l'œil, bien que celui-ci échappe à la représentation. Ainsi, l'œil blanc devient-il l'expérience innommable, impossible même : au moment de sa verbalisation-prononciation, l'image de l'œil disparaît, s'efface, se transforme, glisse, blesse le texte et bouscule l'entendement. C'est ce mouvement de l'œil qui rend le texte ondulant, répétitif, troué : l'écriture pleine d'excès, d'inachèvements et de lignes de fuite devient transgressive et pousse ses propres limites jusqu'à l'impossible. Dans le texte l'image de l'œil apparaît là, où les mots ne suffisent plus, où le texte et l'être, l'objet et le sujet s'affrontent, et affrontent l'impossible. C'est de l'ordre de l'expérience intérieure de Georges Bataille...

³⁵ Bernard, SICHÈRE, « L'écriture souveraine de Georges Bataille », in *Tel Quel*, Automne, 1982/ 93, p. 66.

³⁶ BARTHES, « La métaphore de l'œil », in *Op. cit.*, p. 241.